

La comptine.

Un couple est attablé dans une cuisine très rustique, finissant une soupe à l'oignon très garnie.

Ce sont des exploitants agricoles, comme il en existe dans de nombreuses régions de France. Et tout particulièrement en baie de somme, réputée pour son agneau de Prés-salés. Car, oui, ils sont dans l'élevage de moutons.

Le repas terminé, l'homme se lève et agrippe une veste accrochée à la paterne de l'entrée. Après l'avoir revêtue, il se retourne vers son épouse.

— Je vais aller jeter un œil aux bêtes.

— D'accord, acquiesce-t-elle, je vais faire la vaisselle pendant ce temps.

L'homme traverse la cour dans la semi-obscurité, due à la démission du soleil, afin de rejoindre la bergerie, d'où l'on peut entendre les moult plaintes des laineux. Sous les tubes de verre vieillissants, il inspecte avec nonchalance les mangeoires et la paille des enclos.

Soudain, un murmure se fait entendre.

*« Berger, bergère, moutons d'la baie,
Fini pour eux d'être découpés »*

L'homme relève la tête et cherche du regard l'origine de cette voix.

— Y a quelqu'un ? demande-t-il au hasard. Valentine, c'est toi ?

Aucune réponse ne lui parvient.

Prétextant une hypothétique facétie de son cerveau, le paysan poursuit son inspection.

*« Berger, bergère, moutons d'la baie,
Fini pour eux d'être découpés »*

Cette fois-ci, plus de doute, une voix, quasi chuchotante, récite et répète étrangement cette comptine. Un ou plusieurs gamins se sont introduits dans la propriété et s'amuse de lui, suppose-t-il. Il fronce immédiatement les sourcils et affiche un faciès colérique, prêt à donner une bonne correction aux intrus.

— Déguerpissez, bande de voyous, avant que je ne vous mette la main dessus !

Brusquement, les néons s'éteignent. Cette soudaine pénombre accentue l'inquiétude étrange de la situation. De sang-froid, il reste immobile, l'ouïe attentive. Aucun mouvement ne se manifeste, hormis cette inlassable chansonnette ridicule.

*« Berger, bergère, moutons d'la baie,
Fini pour eux d'être découpés »*

La plaisanterie a assez duré.

L'éleveur se rapproche à pas feutrés et tâtonne à proximité d'un des piliers supportant l'imposante toiture. L'interrupteur est inactif. Il saisit la fourche trouvée, à pleine main. Les guirlandes d'anciennes toiles d'araignée abandonnées vacillent mollement au passage des nombreux courants d'air.

— Je vous aurais prévenu, crie-t-il d'un ton menaçant dans l'inconnu.

Les moutons bêlent par moment et à divers endroits, gênant sa concentration. Les deux mains serrées fermement sur le manche et les quatre dents métalliques pointées vers l'avant, le fermier tente de distinguer la moindre silhouette inhabituelle.

Dans la cuisine, Valentine termine d'essuyer les assiettes, avant de les ranger dans les armoires suspendues en bois peint. Son mouvement est arrêté par l'entente soudaine d'une voix musicale, somme toute très faible.

*« Berger, bergère, moutons d'la baie,
Fini pour eux d'être découpés »*

Elle tend l'oreille, se penche afin que son regard se projette dans le couloir. Nulle présence.

Elle s'interroge.

— Simon ? C'est toi ? s'enquiert-elle.

Personne ne répond. Aurait-elle eu des hallucinations auditives ?

N'y prêtant plus d'attention, elle retourne vaquer à ses occupations. La comptine se manifeste de nouveau lorsqu'elle repose le torchon à vaisselle sur son accroche.

— Qu'est-ce que c'est que ça encore ? se murmure-t-elle à elle-même.

Elle vérifie le poste de radio, il est éteint. Elle intègre rapidement la salle à manger, même constat, la télévision n'est pas allumée. Elle ne croit guère aux fantômes et elle doute fermement que la ferme soit hantée. De plus, ce n'est pas dans les habitudes de son mari de faire ce genre de canular. La même pensée que son époux lui traverse subitement l'esprit.

Une ou plusieurs personnes se sont peut-être introduites chez eux.

Elle s'apprête à sortir de la maison et rejoindre Simon à la grange quand la voix chante de nouveau, cette fois-ci légèrement plus fort.

*« Berger, bergère, moutons d'la baie,
Fini pour eux d'être découpés »*

La provenance est clairement définie. Elle vient de l'étage. En revenant dans la salle à manger, elle décroche l'un des fusils de chasse de son support et entame la montée d'escalier. Chaque pas est maîtrisé, ferme et volontaire.

— Qui que vous soyez, montrez-vous ! ordonne-t-elle.

Valentine atteint le palier. Le couloir sert de lien entre trois portes, dont l'une, celle du fond, annonce la salle de bain.

— Je vous préviens, je suis armé, menace-t-elle.

Devant l'inconnu, son cœur se met à tambouriner avec insistance dans la poitrine.

Elle devrait peut-être attendre le retour de son époux, mais sa volonté d'en découdre reste la plus forte. Étrangement, la voix entendue reste muette. Paradoxalement, elle aurait aimé l'écouter une nouvelle fois afin d'en avoir la provenance exacte. À présent, le dilemme est de savoir vers quelle porte se diriger. Les deux qui se font face sont les accès aux chambres.

Elle opte pour celle de droite. La sienne.

Valentine tourne délicatement la poignée, prenant bien soin de pointer le fusil vers l'avant, au cas où. Avant d'y pénétrer, elle jette un rapide coup d'œil.

Personne.

*« Berger, bergère, moutons d'la baie,
Fini pour eux d'être découpés »*

Valentine effectue un tour à 180 degrés. Cela provient de l'autre chambre. Elle quitte celle où elle se trouve pour regagner le couloir et se placer face à la porte opposée.

— Veuillez sortir de cette chambre ! ordonne-t-elle une nouvelle fois, l'arme menaçante.

*« Berger, bergère, moutons d'la baie,
Fini pour eux d'être découpés »*

Valentine serre la mâchoire, elle est excédée. N'écoulant que son courage et sa volonté d'en finir, elle tourne la poignée, prête à faire feu le cas échéant.

La pièce est vide. Seule différence avec la précédente, les deux ouvrants de la fenêtre sont grand ouverts, d'où ce petit air frais venant lui fouetter le visage. Elle comprend de suite que le ou les intrus se sont échappés par cette issue. Elle s'y précipite et balance son regard au-dehors. Il lui semble avoir aperçu une silhouette

s'engouffrer subrepticement dans la bergerie. Autre fait déconcertant, les deux chiens n'aboient pas. Ils sont certes en cage, mais leur silence est plus qu'inquiétant. Connaîtraient-ils les individus semeurs de troubles ?
Pire. Ont-ils été empoisonnés pour éviter de donner l'alarme ?
Et que fait Simon ?

Valentine quitte l'étage et sort de la maison. Elle se dirige immédiatement vers le bâtiment où sont parqués les moutons. Son mari devrait également y être.
Dans la cour, dans cette pénombre de la nuit, elle reste toutefois indécise. Doit-elle aller voir les cabots ou rejoindre au plus vite Simon ?
Elle opte pour le deuxième choix. En ouvrant la petite porte sur le côté, elle constate immédiatement que la bergerie est plongée dans le noir. L'interrupteur à proximité reste inefficace. La situation devient de plus en plus angoissante.

— Simon, tu es là ? hèle-t-elle de stupeur.

N'ayant pas de réponse et n'y voyant absolument rien, Valentine retourne rapidement au domicile se procurer une lampe torche. L'absence de réponse de son mari la stresse au plus haut point.

Où est-il ? Que lui est-il arrivé ?

De retour à la bergerie, elle balaye les alentours à l'aide du faisceau lumineux, tout en avançant précautionneusement. L'agitation des animaux à laine est palpable. Des gouttes de sueur commencent à perler sur le front de l'agricultrice. Les ombres semblent danser autour d'elle.

Puis, soudain, le halo de la torche dévoile Simon. Il est plaqué contre le pilier, ligoté par une épaisse corde autour du cou, la fourche plantée dans la poitrine. Ses vêtements sont tachés de sang.

Valentine laisse tomber la torche au sol et se laisse également choir sur les genoux. Les larmes lui montent instantanément aux yeux.

— Non ! hurle-t-elle.

Elle se prend la tête entre les mains. Elle pleure à chaudes larmes. Une intense douleur à l'arrière du crâne la fait sombrer dans l'inconscience.

*« Berger, bergère, moutons d'la baie,
Fini pour eux d'être découpés »*

Valentine ouvre timidement les yeux. Cette comptine semble tourner en boucle dans son cerveau. La douleur à l'arrière du crâne lui remémore le choc subi après la découverte de son mari. A ce souvenir, Valentine s'excite vigoureusement dans tous les sens. Malheureusement, elle s'aperçoit qu'elle est ligotée sur une chaise, un bâillon lui obstrue la bouche.

*« Berger, bergère, moutons d'la baie,
Fini pour eux d'être découpés »*

Valentine écarquille les yeux en voyants deux spectres avancer vers elle. L'une d'elles réitère la mélodie des deux phrases.

*« Berger, bergère, moutons d'la baie,
Fini pour eux d'être découpés »*

Les silhouettes finissent par se dévoiler en approchant de la captive. Ils n'ont guère l'air de démons ou de fantômes, mais sont bel et bien humains. A un détail près, ils portent en guise d'apparat une peau de mouton entière, dont la tête se place au-dessus de leur crâne.

Valentine est horrifiée. De nouvelles larmes coulent le long de son visage.

L'un des deux énergumènes s'autorise la parole.

— Tu es sûrement en train de te demander pourquoi nous t'avons laissé la vie sauve ? Enfin, pour le moment.

L'agricultrice marmotte avec énergie des paroles incompréhensibles, dues au bâillon, tout en gesticulant dans tous les sens.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? ironise-t-il en feignant de ne pas comprendre. Tu arrives à traduire ? se moque-t-il en s'adressant à son complice.

— Je pense qu'elle veut qu'on aille se faire foutre, rit ce dernier.

— C'n'est pas gentil ça ! Écoute, tout ce qu'on veut, nous, c'est que tu nous dises où se trouve le fric que vous avez mis de côté. Ça nous évitera de perdre du temps à chercher et de retourner toute la baraque.

— ...

— Effectivement, avec le mouchoir dans la bouche, c'est plus difficile de répondre, ridiculise le second cambrioleur.

— Tu penses que je devrais lui ôter ?

— À tes risques et périls.

— Tu as raison, nous n'obtiendrons rien.

— ...

Les deux hommes costumés sortent de la pièce en refermant la porte derrière eux.

Dans la cour intérieure, après avoir aspergé d'essence une bonne partie de la grange, ils y mettent le feu.

— Ça devrait être assez rapide, ce genre de bois prend facilement.

— Quelle tristesse de finir comme ça.

— Les ordres sont les ordres, nous ne sommes pas là pour réfléchir.

— Comme tu dis. Bon, j'avertis le patron que c'est réglé.

Les deux hommes se débarrassent de leur tenue laineuse et regagnent leur véhicule garé sur un chemin de terre, à l'abri des regards.

— C'est qui le prochain concurrent du patron dont on doit s'occuper ? interroge le chauffeur en démarrant la voiture.